

Entretien avec Nicolas Philibert

* propos recueillis en 1991 par Georges-Henri Mauchant / document établi par le « groupement national des cinémas de recherche ».

Comment est née l'idée du film ?

C'est une histoire à rebondissements ! En 1983, j'avais été contacté par un groupe de psychiatres pour participer à l'élaboration d'un film pédagogique sur la langue des signes. Comme je ne connaissais rien au monde des sourds, je suis allé m'inscrire à un cours de langue des signes, dispensé par un jeune professeur, lui-même sourd profond. Ce fut un vrai choc ! Jusqu'ici, je voyais les sourds comme des handicapés, un point c'est tout. Et voilà que je me trouvais devant un homme d'une richesse d'expression tout à fait exceptionnelle, une sorte d'acteur-né, capable de faire passer par les seuls mouvements de ses mains et les expressions de son visage toutes les nuances de la pensée. Pour des raisons que j'ai un peu oubliées, le projet de ces psychiatres resta en plan, mais j'ai commencé de mon côté à rencontrer de plus en plus de sourds et à me passionner pour leur manière de communiquer.

En découvrant la beauté de la langue des signes, l'étendue incroyable de ses possibilités, en découvrant aussi l'importance du visuel chez les sourds, l'acuité de leur regard, l'extraordinaire mémoire visuelle dont ils sont capables, j'ai commencé à me dire qu'un film sur les sourds serait de nature à « travailler » la matière même du cinéma, puisqu'il s'agit d'une langue où chaque mot, chaque idée se traduit par des *images* tracées dans l'espace... J'ai alors écrit un scénario de fiction, mais après diverses péripéties, je n'ai pas réussi à en trouver le financement et je suis finalement passé à autre chose. Mais en 91, l'idée est remontée à la surface, non plus cette fois sous la forme d'une fiction mais d'un documentaire, ou disons d'un film qui raconterait de vraies histoires, avec de vrais personnages.

Quels sont les choix de départ qui ont guidé votre travail ?

Mon idée était de faire un film qui plongerait brutalement le spectateur dans l'univers des sourds, un film dont la langue maternelle serait la langue des signes. J'ai voulu, si j'ose dire, donner la « parole » à ces gens dont nous ignorons tout et qui ont un système de communication totalement différent du nôtre, pour tenter de regarder le monde à travers leurs yeux.

Bien au-delà de la question du « handicap », ce que le film met en avant c'est l'existence d'une véritable culture sourde, qui possède ses racines, ses codes, ses modèles, ses usages. C'est à cette culture-là que je voulais confronter le spectateur, non pas de manière abstraite ou théorique mais en suivant différents personnages et en racontant leur histoire. Les personnages sont donc, sans exception, des sourds profonds, nés sourds, ou qui le sont devenus au cours des premiers mois de leur existence, c'est-à-dire avant l'acquisition du langage. J'ai choisi de laisser de côté les

« malentendants », qui sont pourtant les plus nombreux, mais il s'agit d'un film, pas d'une étude statistique ! L'enjeu, le pari était de passer de l'autre côté, d'aller à la découverte de ce « pays » lointain où le regard a une importance considérable.

Comment avez-vous procédé pour rencontrer les personnages du film ?

J'ai d'abord commencé par me replonger dans l'apprentissage de la langue des signes, que j'avais laissé tombé depuis des années. Mon assistant s'y est mis aussi, avec autant de bonheur que moi. Cette démarche était indispensable, car je souhaitais éviter autant que possible de passer par un interprète, préférant établir une relation directe avec les gens. On ne peut vraiment pas dire que nous soyons devenus de bons « signeurs » l'un et l'autre, mais disons qu'on se débrouillait, et c'est ce qui nous a permis de nous faire accepter partout. Ceci étant, quand le tournage a commencé, j'étais loin d'avoir tous les personnages ! Par exemple, l'idée de filmer un mariage est venue assez tard, et il m'a d'ailleurs fallu deux mois pour trouver le couple du film. Le choix des personnages s'est donc fait petit à petit, à mesure que le tournage avançait. Il y a donc à la fois des gens qui se sont imposés d'emblée, comme Jean-Claude Poulain ou les enfants de la classe, et d'autres, comme les mariés, qui ont fait l'objet de longues recherches. D'autres enfin, comme le groupe des jeunes américains, qui se sont retrouvés dans le film presque par hasard.

Comment s'est passé le tournage ? Quels problèmes avez-vous rencontrés ?

Le tournage s'est étalé sur une période d'environ huit mois, en alternance avec des phases de repérages et de préparation. Les premiers jours, j'étais complètement perdu ! Je filmais des situations auxquelles je ne comprenais rien, c'était désastreux ! Lorsqu'un sourd s'adressait à moi, ça allait à peu près parce qu'il faisait l'effort de signer lentement ; mais je ne déchiffrais pas assez bien la langue des signes pour suivre les conversations des sourds entre eux, ça allait cent fois trop vite ! Et puis filmer des sourds, du fait qu'ils s'expriment par signes, bouscule toutes les conventions : vous ne pouvez plus faire de gros plans, ni de plans de coupe... sous peine de perdre le fil. Chez les sourds le « off » n'existe pas, il n'y a pas de hors champ. Il a donc fallu que nous fassions tout un apprentissage pour déterminer les méthodes de filmage qui convenaient, les cadrages, les places de caméra, les bonnes distances...

Saviez-vous à l'avance de quelle manière serait construit le film ?

Pendant le tournage, j'ai accumulé beaucoup de matière - près de 40 heures de rushes - mais ce n'est en réalité qu'au montage que le film s'est construit de façon précise. Bien entendu j'avais établi au départ quelques principes de narration. Mais en même temps, je tenais à laisser la porte ouverte, à garder une large part d'improvisation, de spontanéité. Je déteste me sentir prisonnier, contraint d'enfermer la réalité dans un discours établi à l'avance, parce que la réalité est toujours plus riche que ce à quoi on la résume. J'aime faire en sorte que le « réel » puisse venir bousculer le cours des choses. Il y a du reste un certain nombre de séquences, toutes celles où les personnages témoignent face à la caméra, que j'ai décidé de tourner alors que le film était en cours de montage, à un moment où la construction était dans une impasse. C'est donc bien au montage que s'est « écrit »

le film, que nous avons trouvé sa forme narrative. Pour moi, la phase de montage s'apparente un peu à un lent travail de deuil au cours duquel il faut éliminer, se défaire de la plus grosse partie de ce qui a été tourné.

Avez-vous travaillé la bande son d'une manière particulière ?

Je me suis longtemps obstiné dans l'idée que l'on pourrait recréer la manière dont les sourds perçoivent les sons ; car même chez les sourds profonds, c'est rarement du silence pur ; plutôt quelque chose de lointain, de très déformé. Je voulais en particulier traiter certaines séquences dans l'école de cette façon-là, comme pour reproduire le point de vue subjectif des enfants quand la maîtresse leur demande de répéter une phrase après elle. Le spectateur aurait compris de façon immédiate à quel point il est difficile, parce que totalement « abstrait », pour un sourd profond, de reproduire des sons, de maîtriser sa voix.

Avec l'ingénieur du son et le monteur, nous sommes donc allés dans la cabine d'un audioprothésiste pour écouter des sons tels que différents sourds les perçoivent. Puis, au montage, nous avons commencé à retravailler certaines séquences en fonction de cette perception-là. Mais ça ne fonctionnait pas ! Quoi qu'on fasse, cela faisait terriblement « effet de cinéma », et ça n'était pas crédible une seconde. Alors je suis revenu à des idées plus simples. Souvent, le son ambiant a été atténué, légèrement mis à distance, de manière à concentrer l'attention du spectateur sur les gestes. En outre, il n'y a dans le film aucune musique d'appoint. Les seuls moments de musique correspondent à des scènes où celle-ci faisait partie du son « direct » : au théâtre, dans l'église pendant le mariage, après le repas de noce quand tout le monde danse, dans l'école, lorsque les enfants entendants d'une classe voisine sont en train de chanter...